

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Camille Lemonnier
Autor: Piérard, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CAMILLE LEMONNIER

C'est une bien grande perte que viennent de faire les lettres françaises de Belgique. Le plus haut chêne de la forêt est tombé. D'autres que Lemonnier, un Maeterlinck, un Verhaeren se sont imposés à l'admiration du monde entier par un génie plus vaste et plus original. Mais la personnalité de Camille Lemonnier s'auréolait d'une sorte de légende. Il apparaissait comme l'ancêtre, le chef vénéré, pour ne pas dire le créateur de cette jeune littérature qui naquit en Belgique un peu avant 1880, après que la nation, engourdie, eut vécu un demi-siècle d'une vie végétative, aux ronrons d'une béate prospérité matérielle et de la plus insipide poésie officielle. Lemonnier fut baptisé par Georges Rodenbach le „maréchal des Lettres belges“. Lui-même qualifia de „Pâque littéraire“ une première manifestation organisée en son honneur le 28 octobre 1888, à l'occasion de la publication de son vingt-cinquième volume et du procès de l'*Enfant du Crapaud*. D'autres manifestations devaient suivre: le banquet organisé par les *Jeune-Belgique* pour protester contre le refus systématique des commissions officielles d'accorder à l'auteur du *Mâle* le prix quinquennal de littérature, puis au lendemain du triomphal acquittement de Bruges. (Lemonnier s'était vu attirer devant la cour d'assises de cette ville pour avoir écrit l'*Homme en amour*); puis encore la manifestation organisée en 1903 pour célébrer la publication du cinquantième livre de l'écrivain (une quinzaine d'autres ont paru depuis); enfin la fervente manifestation populaire que la jeunesse littéraire de Belgique organisa en son honneur il y a trois ans, à Ixelles, sa commune natale.

* * *

Il s'est éteint doucement le 13 juin dernier, à l'âge de soixante-neuf ans, dans une clinique où il venait de subir une opération très grave. Le beau mâle roux, au cou bas et musclé, qui avait en lui quelque chose de la force du taureau, l'infatigable ouvrier que l'on vit 45 ans durant s'asseoir à sa table de travail, tous les matins, pour noircir de nombreuses pages, comme un laboureur trace des sillons; qui accepta d'un cœur joyeux, sans regimber, l'asservissement à la tâche quotidienne: on l'avait

vu tout-à-coup terrassé par un mal insoupçonné, dont le germe, à son insu, était en lui depuis longtemps. Et cela, au moment où un peu d'aisance lui était venue. Grâce à un petit héritage, il pouvait prétendre enfin à un peu de repos, lui qui, naguère encore, dans une allocution émouvante, redoutait pour sa vieillesse le sort de Bélisaire mendiant le long des routes.

Il n'est plus! tous ceux qui l'approchèrent, les écrivains jeunes et vieux que réchauffait la flamme de son juvénile enthousiasme, des milliers d'ouvriers, de bourgeois et d'artistes qui ont lu et relu ses livres les plus célèbres, les peintres d'avant-garde dont il encouragea les audaces, dont il exalta lyriquement le talent, tous pleurent un homme qui fut un des meilleurs parmi les meilleurs, un écrivain dont le labeur obstiné eut une valeur d'exemple admirable. La leçon de ce labeur continu qui fait penser à celui d'un Flaubert, d'un Balzac, d'un Zola, autres bénédictins laïques, on peut affirmer qu'elle fut pour beaucoup dans le succès final de notre renouveau littéraire. Jusque là, à côté d'une torpide littérature académique, on n'avait eu que des écrivains comme Wacken, Octave Pirmez, André van Hasselt qui faisaient plutôt figure d'amateurs. Un Charles de Coster, ignoré, méconnu, écrivait dans une mansarde misérable les *Aventures de Till Uylenspiegel*, livre qui mériterait d'être la Bible, l'Illiade de la Flandre et qui — n'est-ce pas triste à dire? — est peut-être plus connu en Allemagne qu'en Belgique. Mais Lemonnier, frère en esprit de Charles de Coster, homme de sa lignée et qui fut l'un des premiers à proclamer sa puissance, Lemonnier était là, qui osa. Il eut l'audace grande, déconcertante, stupéfiante dans ce pays, de vouloir vivre de sa plume et de gagner son pain quotidien en plaçant de la critique d'art, des romans et des contes et non de la cassonnade ou de la dentelle. Cependant que Paris l'accueillait, on le bafoua, on l'abreuva de sarcasmes dans son pays. Les officiels d'alors dénonçaient les audaces de son style coruscant, parlaient de l'immoralité de ses livres. (N'est-il pas hautement comique aujourd'hui de voir leurs successeurs de l'Académie de Belgique essayer de se l'accaparer, de faire croire qu'il était sur le point d'entrer dans cette institution décrépite?)

D'instinct, les „Jeune-Belgique“, ardents et frondeurs, qui avaient de l'enthousiasme à revendre, se groupèrent autour de

ce déjà glorieux aîné qui, le dimanche après-midi, les accueillait fraternellement dans la petite maison de la chaussée de Vleurgat ornée de tableaux, de dessins, de sculptures de la jeune école belge. On se groupait autour de l'auteur du *Mâle* comme autour d'un drapeau.

Verhaeren a raconté l'émotion, la joie que lui causa la façon dont l'accueillit et l'encouragea Lemonnier quand, timide débutant, il lui apporta le manuscrit de son premier livre: *Les Flamandes*.

Le prétexte de l'entrevue? rappelait-il à Lemonnier en 1903. Mon livre *Les Flamandes* que je présentai à votre critique. Il fut jugé par vous balourd et violent. J'en conserve l'épreuve corrigée par votre expérience et à cette heure de bonnes pensées s'en allant vers vous, ces feuillets ratés sont là, devant mes yeux, sur la table, en ce lointain Ermitage du „Caillou qui bique“ où ma santé se raffermirait et s'épure dans l'air vivace et la solitude féconde.

Comme elle était hospitalière, votre petite maison de la chaussée de Vleurgat et elle sentait bon le travail, votre chambre où, parmi les journaux épars sur les fauteuils et les chaises, au milieu de vos livres tassés en ligne dans votre bibliothèque comme des rayons de pensées dans la ruche de votre cerveau, vous apparaissiez tel: un fervent ouvrier d'art, appuyé à votre table sur vos deux poings comme sur deux blocs de force et travaillant avec ferveur, comme jadis on priait! Ah! que de fois la bonne chambre m'a abrité. Que d'heures fières et douces j'y ai passées! Nous nous sommes dit des paroles claires et inoubliables qui restent imprimées, pareilles à des scels écarlates sur le solide parchemin de notre amitié.

Deux autres générations d'écrivains sont venues depuis et toujours, dans son amour de la lutte et de la nouveauté, Lemonnier accueillit cordialement les débutants, la jeunesse, non pas certaine jeunesse arriviste, compassée, dénigreuse, mais celle qui va de l'avant, qui est capable d'enthousiasme et d'audace. Il était pour elle le „grand camarade“ au cœur chaud que fut Walt Whitman.

Quel silence, quel vide aujourd'hui dans le petit cabinet de travail tapissé de livres, de tableaux, de dessins, où l'on voit l'excellent portrait du maître qu'a brossé Emile Claus, son buste par Van der Stappen (il en est d'autres qu'ont signés Jef Lambeaux et Constantin Meunier), où l'on voit aussi, rangées dans un petit meuble charmant, toutes les œuvres du robuste ouvrier défunt, dans des reliures somptueuses et illustrées par les meilleurs artistes belges — volumes qui lui furent offerts lors de la

manifestation organisée en son honneur à l'occasion de la publication de son cinquantième livre.

Levé tôt, le maître s'asseyait à la petite table de travail, dans une élégante toilette d'intérieur. Il avait l'air, avec ses cheveux courts et rabattus, ses blondes moustaches conquérantes, de quelque colonel de l'Empire, immortalisé par le pinceau de Gros ou de Gérard.

De temps en temps, après avoir noirci quelques pages d'un cahier écolier, l'écrivain se levait, passait dans la chambre voisine et de là pouvait jeter un coup d'œil sur des jardins touffus, laisser entrer en lui les souffles embaumés et ravigorants. Toujours il sentit le besoin, pour œuvrer, de se rapprocher de la nature.

Et c'est une image suggestive que celle de Lemonnier écrivant son *Mâle*, couché sur le ventre, dans un verger de Groenendael, au „cœur frais de la forêt“. Il semblait qu'il voulût laisser entrer en lui, dans son corps et dans son œuvre, toutes les forces saines de la terre. Dans un poème qu'il lui a dédié, Verhaeren a exalté ainsi son œuvre :

Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge,
Traîné par des bœufs noirs — et ton *Mâle* et ton *Mort*
Flambent dans ta moisson de cette lueur rouge
Qu'allume le grand style aux livres qui vivront.

* *

Né à Ixelles le 23 mars 1844 d'une mère flamande et d'un père, avocat, d'ascendance italienne, il débuta dans les lettres en faisant la critique des Salons de 1863 et de 1866.

Ses parents voulaient le faire entrer dans ce que Maeterlinck appelle le „cimetière du droit“. Mais il n'y parvinrent point. Le jeune écrivain passa deux années au gouvernement provincial du Brabant. C'est alors qu'il fit paraître ses premiers contes: *Nos Flamands* et *Croquis d'automne*.

Sa jeunesse timide avait été profondément impressionnée et influencée par la présence, à Bruxelles, de ces proscrits de l'Empire qui payèrent l'hospitalité de la Belgique en exerçant sur elle la plus salubre influence intellectuelle.

Dans les souvenirs pittoresques qu'il a réunis dans son livre: *La Vie Belge*, Camille Lemonnier nous a laissé un vivant tableau des mœurs de ces exilés de 1851.

„Les premiers proscrits du coup d'Etat: Hugo, Quinet, Girardin, Deschanel, Laussedat, Hetzel, Charras avaient, dit-il, pris contact avec la vie bruxelloise au *Lion belge*, à la *Mort subite*, au *Grand Café* — le petit séjour de la proscription, selon le mot de M. Wauwermans qui consacra un livre intéressant aux réfugiés. — Plus tard, on alla à *l'Aigle*: quelquefois Hugo, qui écrivait *Napoléon le Petit*, y consommait, en dînant, un verre de faro supplémentaire, ce qui portait l'addition à un franc et vingt-quatre centimes. Un petit nombre de proscrits et d'amis des proscrits se réunissant, l'après-midi, dans une taverne, *Prince of Wales*, au fond de l'étroite rue Villa-Hermosa.“

Ah! cette rue Villa-Hermosa dont Baudelaire fit chanter le nom dans un de ses poèmes en prose: il y a cinq ans elle évoquait encore toute la poésie du vieux Bruxelles. Aujourd'hui, le quartier est saboté par les travaux gigantesques de la gare centrale et du métropolitain. Seule, la façade espagnole du vieil hôtel Ravenstein met encore dans un paysage urbain qui enchanterait un Pennell ou un Brangwyn, la délicatesse ouvragée d'une châsse. Un curieux livre sur les proscrits français à Bruxelles, dû à Saint-Ferréol, raconte gravement que le cabaret de la *Mort subite*, qui existe toujours à une autre adresse, portait ce nom à cause de la mauvaise qualité des consommations qu'on y débitait. Les bons *farocrates* bruxellois frémissent d'indignation en lisant une telle imposture. Quant à la taverne du *Prince of Wales*, voici comment la décrit Lemonnier:

Derrière une cour d'entrée se joignaient deux pièces, l'une très petite, et qui avec son plafond enfumé et bas, avait l'air d'une cabine de navire, l'autre, plus grande, décorée de paysages cynégétiques. C'était l'une des trois ou quatre tavernes anglaises que possédait Bruxelles: les brasseries allemandes ne sévissaient pas encore.

Là, trônait Charles Baudelaire, rasé de frais, les cheveux en volute derrière l'oreille, en escarpins vernis, un col de chemise mou, d'une impeccable blancheur, dépassant le col d'une longue houppe, „l'air à la fois d'un clergyman et d'un comédien“. Il y rencontrait Bancel, Ranc, Hetzel, Deschanel, son éditeur Poulet-Malassis, Willem Bürger (Thoré), les deux Stevens: Alfred, peintre de fines élégances du deuxième Empire, et son frère Joseph, l'animalier, évocateur attendri, compatissant, des pauvres chiens

de trait. Un jour, quelqu'un amena Proudhon qui vivait pauvrement avec sa petite famille, dans une maison d'Ixelles, sous le nom de „M. Dupont, professeur de mathématiques“. Plusieurs fois, on vit également dans cette taverne, parmi les proscrits, Dickens qui, avec l'humour qu'on savoure dans les *Pickwick Papers*, mimait d'étonnantes histoires.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans cette même taverne du *Prince of Wales*, les „Jeune-Belgique“ enthousiastes devaient se réunir bien des fois autour de Paul Verlaine qui, après avoir longtemps habité à Mons „le meilleur des châteaux“, commis-voyageait chez nous, selon l'expression de Laurent Tailhade, en éloquence française. Les réfugiés de 1851 finirent par s'assurer à Bruxelles une tranquille aisance.

„La surveillance *vétilleuse* de la Sûreté publique s'était ralentie. Il y eut bien un réfugié rancunier, d'ailleurs obscur, qui, ayant imaginé d'appeler son chien Magnan et sa chienne la Montijote, faillit soulever un orgage.“

Pascal Duprat et Challemel-Lacour donnèrent à Bruxelles des cours publics. Madier Montjau professait à la fois à Bruxelles et Anvers, Bancel enseignait la littérature à l'Université Libre. Durand de Gros, grand précurseur, trop longtemps méconnu, de l'anthroposociologie et des sciences psychiques, faisait quelques conférences sur ses premières recherches scientifiques avant de partir avec Cantagrel pour l'Amérique où il devait publier son premier livre sous le nom de Dr. Philips. Emile Deschanel, le père du président actuel de la Chambre française, l'auteur du *Romantisme des classiques*, „aux lèvres de qui on voyait voler l'abeille antique“ lançait en Belgique un genre nouveau: la conférence, qui depuis . . .

Vers la même époque, Alexandre Dumas venait s'établir dans un charmant petit hôtel du boulevard de Waterloo où Hugo, Arago, Esquirol, Bérù, Noël Parfait, Van Hasselt étaient les convives habituels. Lemonnier approcha ces gens; on devine quelle saine surexcitation leur fréquentation devait exercer sur son esprit.

Il était fixé à Profondeville quand lui parvinrent les échos du tonnerre de Sedan. Il se rendit sur le champ de bataille après

le désastre et, en des pages qui donnent l'épouvante, longtemps avant la *Débâcle* de Zola, il évoqua les *Charniers* de Sedan et de Bazeilles.

Ce livre vient d'être réédité et restera comme un formidable réquisitoire contre la guerre, un réquisitoire qui est dans les faits mêmes, dans la réalité rendue fidèlement et non dans de creuses déclamations.

Quand l'apaisement se fut fait, il écrivit ses *Contes flamands et wallons*, puis revint à Bruxelles qu'il ne quitta que pour de courts séjours à Paris. L'histoire de sa vie se confond avec celle de ses livres et n'est marquée par d'autres incidents que les manifestations organisées en son honneur et de ridicules poursuites qui aboutirent, devant la cour d'assises de Bruges, à un acquittement auquel applaudirent tous ceux qui entendent sauvegarder la liberté de l'artiste.

* * *

Voici les titres de ses principaux romans: un *Coin de village*; en 1881, son *Mâle* immortel; en 1882, le *Mort*, puis encore *Thérèse Monique*; en 1885, l'*Hystérique*; en 1886, *Happe-Chair*; en 1888, *Madame Lupa*; en 1890, le *Possédé*; en 1892, la *Fin des Bourgeois*; en 1893, *Claudine Lamour*; en 1894, l'*Arche*; en 1895, la *Faute de M^{me} Charvet*; en 1897, l'*Ile vierge*; en 1898, *Adam et Eve*, puis l'*Homme en amour*; en 1900, *Au cœur frais de la forêt*; en 1901, le *Vent dans les Moulins*, le *Sang et les roses* et les *Deux Consciences*; en 1902, le *Petit Homme de Dieu*; en 1903, *Comme va le ruisseau*; en 1904, le *Droit au bonheur*; en 1905, l'*Amant passionné* et *Tante Amy*; en 1906, l'*Hallali*; en 1907, *Quand j'étais homme*, puis la *Chanson du Carillon* (1912).

On a dit que de nombreuses influences peuvent se discerner dans ces œuvres: à commencer par celle du naturalisme, sans compter celles de Cladel et de Goncourt, du symbolisme, d'Ibsen et même celle de Saint Georges de Bouhélier, le jeune chef du mouvement naturiste. Avidé de nouveauté, il se laissait entraîner par tous les courants littéraires. Il n'importe. Dans l'ample série de livres qu'il nous laisse, il est quelques œuvres maîtresses, d'une indiscutable originalité et qui resteront à coup

sûr: Un *Mâle*, le *Mort*, le *Petit Homme de Dieu*, adorable évocation de la vie mystique d'une petite ville flamande, l'*Ile vierge*, au *Cœur frais de la forêt*, certains contes et même cette frêle *Chanson du Carillon* qui, dans ses meilleures parties, a la délicatesse d'une arachnéenne dentelle de Bruges, la ville où le récit est situé. L'un des romans qui portent le plus l'emprunte du naturalisme et qui ont été les plus discutés, c'est *Happe-Chair*. Les gens qui jugent sans avoir lu, pourront se méprendre sur le sens de ce titre. „Happe-Chair“, c'est l'industrie, c'est la machine, c'est la mine, c'est le formidable minotaure moderne qui dévore les vies humaines sans répit, à Seraing ou au Borinage, au noir pays du fer et du charbon. Dommage qu'il y ait *Germinal*, dit-on trop facilement. Lemonnier a prouvé par des dates et des documents que *Happe-Chair* fut écrit avant l'œuvre épique du maître de Médan. Au lendemain de sa mort, j'ai reçu à ce sujet une lettre curieuse que je crois intéressant de citer. Elle est d'un ingénieur bien connu en Belgique:

Tout ce que vous dites de notre glorieux écrivain est vrai. Certains détails pourraient cependant être rectifiés pour celui de ses disciples et admirateurs qui voudra écrire sa vie et apprécier son œuvre.

J'ai eu l'honneur et le bonheur de recevoir chez moi, à Couillet, près Charleroy, en 1882, 83 et 84, Camille Lemonnier et Constantin Meunier. J'étais alors ingénieur aux usines de Couillet.

J'ose dire que c'est à ce moment, au cours des nombreux entretiens que nous eûmes, le soir, sur la terrasse de ma petite maison de Couillet, que l'illustre Constantin Meunier trouva le chemin qui devait l'immortaliser.

Je crois pouvoir affirmer que c'était à Couillet et non ailleurs que le célèbre „Happe-Chair“ fut conçu et mis sur pied.

L'exemplaire que j'en possède et qui est précédé d'une longue, affectueuse dédicace de Camille Lemonnier en fait foi.

L'ingénieur de „Happe-Chair“ est un de mes amis . . . qui me ressemblait comme un frère. Le directeur Marosquin est le bon, l'excellent M. Maroquin dont le nom a été légèrement déformé et dont le caractère a été, pour les besoins du roman, tout à fait dénaturé, car c'était, je le répète, le meilleur homme de la terre.

J'ai envoyé à Camille Lemonnier et à Constantin Meunier des foules de notes, que l'on retrouvera peut-être dans leurs papiers.

Il va de soi que, pour ce qui me concerne personnellement, je n'attache aucune importance à ces détails. Mais ils peuvent sans doute intéresser celui que tentera la monographie de notre maître immortel et, pour cela je me tiens, s'il le juge utile, à son entière disposition.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et distingués.

Victor Tahon

Lemonnier a beau avoir écrit *Happe-Chair*, il fut avant tout un sylvain, un rustique.

Il aimait par-dessus tout, a dit M. Lindenlaub dans le *Temps*, la liberté sauvage de la nature et les primitifs qu'elle produit et nourrit dans ses retraites, forestiers, braconniers, dont il fit son „mâle“ et sa fille des bois. Si l'on essayait une définition de cette force un peu trouble, mais d'une rare et intarissable vigueur, on peut dire qu'il aima d'un même amour sensuel et frémissant les mille êtres de la forêt, depuis la mousse et le brin d'herbe jusqu'à la bête et l'homme de la terre, et pareillement les mille vocables qui s'agitent et qui bruissent dans les feuilles du dictionnaire. C'étaient pour lui comme les deux faces de la nature, ce pullulement des êtres vivants sous le ciel et des mots dans les livres.

On dira que son style de coloriste, trop chargé, hérissé de néologismes, souffre de cette recherche du terme rare si visible déjà dans l'œuvre des Goncourt. Ce n'est pas de sa langue que Veuillot aurait dit qu'elle est aussi „bien râclée que le canal de l'Ourcq“. Il n'en reste pas moins qu'on admire souvent dans les meilleures pages de Lemonnier une splendeur verbale étonnante qui est loin de la clarté et de la concision de Voltaire et d'Anatole France, mais qui, périodiquement, empêche la langue de s'appauvrir et de se dessécher. Et d'ailleurs, si l'on veut avoir sur la prose qu'écrivait Lemonnier, l'opinion d'un des plus purs stylistes de l'heure présente, qu'on nous permette de citer encore ces quelques lignes, très peu connues, que Maeterlinck inscrivait en manière de dédicace sur un livre offert à Lemonnier lors de la manifestation de 1903 :

Camille Lemonnier est peut-être, de tous les écrivains actuellement vivants, celui qui connaît le mieux la valeur et la vertu secrète des mots innombrables comme les vagues de la mer. Il les possède tous, depuis ceux qu'emploient, dans l'existence quotidienne, le paysan, l'ouvrier, la femme, le médecin, l'homme politique, jusqu'à ceux qui se cachent, comme des bijoux ignorés mais nécessaires, au fond de tous les arts, de tous les métiers, de toutes les sciences, de toute la vie enfin. Nul, en ce moment, je pense, n'a au même degré le don infailible et suprême d'appeler les choses par leur nom ; et ce nom, sous sa plume, par un prestige qui lui est propre, prend toujours une beauté à la fois ornementale et profonde, une sorte d'éclat topique, qu'il n'aurait pas ailleurs. C'est là, selon moi, parmi toutes les autres qui concourent à faire de lui l'un des grands écrivains de ce temps, la qualité la plus distincte et maîtresse de son œuvre. Il est, au royaume du verbe, le berger qui mène le troupeau le plus vaste, le plus divers, le plus docile et le plus magnifique.

Camille Lemonnier a écrit une superbe monographie de sa terre natale : la *Belgique* est un cantique magnifique de ce grand

lyrique de la prose, à la louange de ce pays si divers dont il était l'un des rares à résumer toutes les tendances, à comprendre toutes les nuances sentimentales.

On lui doit encore de nombreux ouvrages de critique d'art sur Courbet, Constantin Meunier, Alfred Stevens, Emile Claus, Henri de Braekeleer, etc. Sa critique d'art, selon le vœu de Flaubert, était „à base de sympathie“. Volontairement, Lemonnier faisait le silence sur les médiocres ou sur les défauts d'une œuvre dans laquelle on trouvait l'accent d'une vigoureuse personnalité, d'un tempérament original. Par contre, quels mots lyriques, chatoyants et riches il savait trouver pour chanter les maîtres de son esprit et de son cœur. Il emprunte à Rubens, à Delacroix, à Millet, à Courbet, leurs lignes et leurs couleurs mêmes. Pour les tout petits, pour les enfants qu'il adorait, ce bon géant a écrit six livres de belles histoires où il y a toute la Bonté, toute la Joie et toute la Douleur humaines.

Il a fondé des revues, collaboré aux journaux et périodiques de son pays, au *Journal*, au *Figaro*, à *Gil-Blas*, à *Comœdia*. Tout de suite, les Français le saluèrent comme l'un de leurs pairs. „Venez! lui écrivait Daudet, vous serez le bienvenu!“ Et Flaubert lui disait, quels „rugissements“ de bonheur il avait poussés en lisant *Un Mâle* dans la forêt de Fontainebleau. Cette cordiale sympathie des écrivains français et surtout des écrivains naturalistes, Léon Cladel l'exprimait dans la lettre que voici, écrite à Lemonnier le 27 mai 1883:

Cher ami,

Que je regrette de ne pouvoir être des vôtres dimanche! S'il m'avait été permis d'assister à la fête, je vous aurais toasté à peu près en ces termes: Je bois à Camille Lemonnier, *l'honneur des lettres françaises de Belgique*; cette expression est de moi; je la revendique . . . Gaulois du Sud-Ouest, je bois à mon confrère et ami Gaulois du Nord-Est de la France. Vivent les lettres françaises! et que, dans la République des Lettres, il y ait des rivaux, mais pas d'ennemis! Tel est mon souhait.

Voilà des mots réconfortants qu'il est bon de rappeler aux „Français du dehors“, au moment où quelques *nationaux*, méconnaissant l'une des plus nobles traditions françaises, parlent de reconduire aux frontières ceux qu'ils appellent les mètèques de la littérature.

A la même date, Emile Zola écrivait aux écrivains de la *Jeune-Belgique* la lettre que voici :

Mon cher confrère,

J'aurais été très heureux de témoigner publiquement à Camille Lemonnier ma vive sympathie littéraire. Cependant, j'avoue que j'aurais peut-être hésité à le faire dans la circonstance présente. Toute ma vie, j'ai protesté contre les prix littéraires.

On n'a pas couronné Lemonnier. Eh bien ! tant mieux pour lui ; je l'estime heureux d'avoir échappé à l'estampille gouvernementale, voilà tout. Pourquoi donc vous êtes-vous révoltés et avez vous manifesté, lorsque l'honneur de votre ami est de rester à l'écart, original et fort ?

C'est ainsi que Lemonnier restera dans la mort et la gloire. Bientôt, par les soins du journal *Le Soir* de Bruxelles et de l'Association des Ecrivains Belges, un monument aux lignes simples et puissantes perpétuera, au cœur de la forêt qu'il a tant aimée, qu'il a magnifiquement chantée, la mémoire de ce fier écrivain, „honneur des lettres françaises“, à qui la Belgique doit en grande partie la belle efflorescence littéraire dont elle donne depuis vingt-cinq ans le spectacle.

BRUXELLES

LOUIS PIÉRARD



„La vie de l'homme nous offre dans toutes ses manifestations un gaspillage effroyable d'efforts et d'existences. Qui sait ? Aucun de ces efforts n'est perdu peut-être ; mais, pour croire au progrès intégral, on est obligé de mettre, pour ainsi dire, l'éternité dans son jeu. Pour le progrès linguistique, il n'en va pas autrement : l'histoire du langage offre l'image d'une dépense insensée de formes linguistiques : ce n'est qu'une succession de ruines et de reconstructions.

„Une seule chose ne peut être niée : l'aspiration de l'homme vers le mieux, sa foi dans la perfectibilité de toutes choses. Cette foi est inlassable, elle renaît après toutes les déceptions et toutes les chutes. La philosophie est une preuve admirable de cet instinct indéracinable : depuis que l'homme s'est mis à penser, les philosophes ne cessent d'édifier des systèmes qui tous semblent nous ouvrir les portes de l'infini et de l'éternité, et qui le lendemain sont anéantis par des systèmes opposés ; mais chaque fois, la poussée vers la vie et la croyance reprend un nouvel essor. Malgré ses chutes et ses perpétuels recommencements, l'homme continue sa route, le regard fixé vers des cimes supraterrrestres. Les atteindra-t-il un jour ? Ce n'est pas à nous de répondre.“

Le Langage et la Vie
Genève, Atar 1913

CH. BALLY

